Une rencontre après le désespoir

Al-Balagh, 20 mai 1945.

Je l'avais connu de loin, comme l'ont connu tous les gens cultivés par le monde entier ; car sa personnalité culturelle et politique s'est imposée à ces gens cultivés par sa seule force, depuis la dernière Guerre mondiale.

Peut-être avais-je entendu son nom pour la première fois avant même cette guerre, avant d'être entré en contact direct avec la culture européenne, lorsque les étudiants égyptiens qui étudiaient alors dans la ville de Lyon parlaient des affaires politiques de l'Égypte, et trouvaient chez le maire de cette ville un souci d'eux, une attention à leur égard, et une bienveillance. Puis j'entendis de nouveau son nom lorsque j'étais étudiant à Paris pendant la guerre, lorsqu'il était l'un des ministres de la guerre, et lorsque les Français prononçaient son nom avec une affection souriante et un esprit pétillant. Car son nom était toujours, dans le cœur des Français, lié à l'amour, à l'esprit et au sourire — parce que lui-même était toujours souriant, toujours facétieux, toujours affectueux.

Puis j'entendis son nom évoqué, par la suite, parmi des générations entières de diplômés de l'École normale supérieure, lié de même à l'esprit, au sourire et à l'affection, et j'entendis ces générations de diplômés plaisanter sur la facétie de cet éminent ministre lorsqu'il était lui-même élève de cette école, et ses taquineries envers ses camarades et ses professeurs — liées aussi à de très grands éloges pour son éloquence suave, sa sensibilité littéraire fraîche, et ses excellentes recherches savantes. Puis je lus son livre sur la célèbre beauté française Madame Récamier, et j'admirai le livre au plus haut point, et tins l'auteur dans la plus grande estime, et suivis tout ce qu'il publia par la suite, et attendis avec impatience ce qu'on prévoyait qu'il publierait encore, et je devins, dès ce moment-là, un ami de lui, de loin. Puis le nom d'Édouard Herriot se fit de plus en plus fréquent dans la presse française et mondiale ; car depuis l'année 1924 il était devenu une figure d'une influence considérable dans la politique française et mondiale — et pourtant je ne le rencontrai en personne qu'à l'été de 1937.

Et je le rencontrai à Paris, lorsque les Amis des écoles françaises d'Orient se réunirent sous sa présidence, et je n'eus pas plus tôt entendu ses propos et conversé avec lui que je fus certain que l'image qui s'était formée de lui dans mon esprit était d'une fidélité remarquable.

Après cela, nous nous rencontrâmes souvent, dans ces congrès qui se tenaient à Paris autour de l'Exposition universelle — le congrès sur l'enseignement universitaire, le congrès sur la coopération intellectuelle, et le Comité permanent des lettres et des arts. Je ne pensais pas alors que le lien entre lui et moi s'étendrait davantage — mais je n'étais pas plus tôt retourné en Égypte à la fin de cet été-là, et installé là-bas depuis quelques mois, que j'appris qu'il viendrait visiter l'Égypte, pour poser la première pierre de l'école française alors fondée à Héliopolis. Les gens se souviennent encore de son arrivée dans ce pays en avril 1938, de l'accueil chaleureux que lui firent le gouvernement et l'Université, de l'hommage que lui rendirent les intellectuels égyptiens, et du doctorat honorifique que l'Université lui décerna. Je l'ai rencontré à toutes ces cérémonies, comme le firent d'autres Égyptiens — sauf que l'attribution du doctorat créa entre lui et moi un lien particulier. Car j'étais alors doyen de la Faculté des lettres, qui lui avait décerné ce titre honorifique. Et depuis ce moment-là, il prétendait volontiers que j'étais devenu son propre doyen, et qu'il me devait désormais, selon ses propres mots, une certaine soumission. Et je n'oublie pas qu'il me salua ensuite à la Légation de France par cette charmante formule : « Monsieur le Doyen : vous ne trouverez parmi vos collègues personne de plus zélé que moi à vous obéir. »

J'ai visité avec lui les fouilles de l'Université à Touna al-Gebel, et nous logeâmes chez notre ami le professeur Sami Gabra, et passâmes sur ces fouilles une journée entière, durant laquelle je vis de près Édouard Herriot en visiteur d'antiquités, scrutant avec minutie, lisant les inscriptions grecques, s'efforçant de lire les inscriptions hiéroglyphiques avec l'aide, tour à tour, des professeurs Gauthier, Drioton et Sami Gabra — interrogeant, demandant des éclaircissements, insistant pour obtenir davantage de précisions, discutant tout ce qu'on lui exposait, notant tout ce qu'il entendait. Tout cela dans une chaleur accablante, car c'était le mois de mai, en des jours semblables à ceux que nous avons connus la semaine dernière, et dans le désert. Édouard Herriot avait commencé sa visite des antiquités dès l'aube et ne se reposa que lorsqu'on le convia au déjeuner — et peut-être même fut-il contrarié par cette invitation, car elle interrompait les recherches qu'il aurait aimé poursuivre. Mais nous-mêmes avons savouré ces quelques heures passées avec lui autour de la table, et à l'ombre de l'une des chambres, à l'écouter et à converser avec lui sur divers sujets, de littérature, d'histoire — bien qu'il cherchât toujours à fuir la littérature et l'histoire, pour interroger les archéologues sur leurs antiquités, et les agronomes sur leur agriculture, car nous

avions avec nous quelqu'un qui s'y entendait en agriculture et pouvait en parler. Il n'était pas encore quatre heures qu'Édouard Herriot invita déjà ses compagnons à reprendre les recherches et la visite des antiquités, et il continua, et nous continuâmes avec lui, jusqu'à la tombée de la nuit ; là, nous nous assîmes pour nous reposer près de cette roue hydraulique romaine que le professeur Sami Gabra avait découverte, et qu'on fit tourner à cette heure-là, nous laissant entendre son chant mélancolique, et le murmure de l'eau dans ce désert brûlé et épuisé, tandis qu'Édouard Herriot, pendant ce temps, nous faisait entendre ses propres paroles suaves — des propos qui ne touchaient ni à la politique, ni à aucun domaine particulier de la culture, mais s'élevaient au-dessus de tout cela, et ne le frôlaient que doucement. Je me souviens, de cette conversation, qu'il nous dit qu'ayant atteint ses soixante-six ans, il n'y avait rien dont il se chagrinât autant que de trois choses : qu'il n'avait pas tiré de la musique la part qu'il aurait souhaitée ; qu'il n'avait pas appris des langues étrangères autant qu'il l'aurait aimé ; et qu'il n'avait jamais pu se procurer une maison à la campagne française. Pour ce qui est de n'avoir pu se procurer une maison à la campagne, il n'y a aucun doute à ce sujet. Pour ce qui est de n'avoir pas appris les langues étrangères comme il l'aurait voulu, il suffit de savoir qu'il maîtrisait l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, et étudiait à cette époque le russe — et sa visite en Égypte le poussa ensuite à étudier les hiéroglyphes. Je ne parle pas du grec ni du latin, car il était lui-même une figure éminente des études classiques. Pour ce qui est de ne pas être habile en musique, il suffit de savoir que son livre sur Beethoven est ce que la France a produit de meilleur sur ce grand musicien. Mais on reconnaît le véritable homme de culture accompli par ce trait qui le distingue réellement des autres : une faim insatiable de savoir, quelle que soit la part qu'il en a déjà acquise, et une insatisfaction envers sa propre production, quelle qu'en soit l'excellence et la perfection.

Et Édouard Herriot poursuivit sa visite des antiquités d'Égypte jusqu'au bout, s'imposant à lui-même, et imposant à ses compagnons, de lourds efforts. Mais il revint en France, et n'y resta pas plusieurs mois sans produire son livre sur cette visite — et il se révéla être l'une des meilleures lectures, l'un des plus grands livres produits en ces jours sur le Proche-Orient pour le plaisir et l'agrément qu'il procure.

Et le trait qui distingue le plus Édouard Herriot, si je puis le dire, est son amour pour l'acquittement de ses dettes. L'année qui suivit sa visite en Égypte, et l'accueil chaleureux qu'il y avait reçu, n'était pas encore

écoulée que le Gouvernement français décerna au ministre de l'Instruction publique d'alors, et au ministre des Communications, la décoration de la Légion d'honneur — l'un des deux ministres l'ayant reçu à l'Université et lui ayant remis, en son nom, le diplôme de doctorat, l'autre lui ayant facilité ses voyages à travers le royaume. Et cela ne s'était pas encore produit que l'Université de Lyon invita le doyen de la Faculté des lettres à assister à l'ouverture de son année universitaire en novembre 1938, et lui décerna un doctorat honorifique. Et c'est ainsi que je passai, avec le maire de Lyon dans sa propre ville, une journée semblable à celle qu'il avait passée avec moi au Caire, et à Touna al-Gebel.

Or l'amour d'Édouard pour l'acquittement de ses dettes est un élément fondamental de sa personnalité politique également. Tous les Français connaissent ce trait de son caractère ; beaucoup parmi eux l'aiment, et beaucoup parmi eux le lui reprochent aussi ; car il ne se permet pas à lui-même de biaiser sur sa dette privée, ni ne permet à sa patrie de biaiser sur sa dette publique. Les Français étaient divisés sur le remboursement des dettes de la guerre précédente envers l'Amérique, ou sur la manière de les rembourser. Une faction voulait que ces dettes fussent annulées, en tout ou en partie, et Clemenceau se trouvait à la tête de cette faction. Une autre faction voulait que ces dettes fussent honorées, estimant que se dérober à la dette ne convenait ni au rang de la France, ni à son intérêt futur. Herriot se trouvait à la tête de cette dernière faction, et son propre ministère tomba précisément en raison de son insistance à honorer la dette.

Et si vous voulez connaître un autre élément fondamental de la personnalité politique de Herriot, c'est son amour de la paix, et sa disposition à sacrifier, pour cette paix, une très grande part de la vanité et de l'orgueil national. Car c'est lui qui se querella avec Poincaré au sujet de l'occupation de la vallée de la Ruhr, et qui ne connut de repos qu'une fois les armées françaises évacuées de cette partie de l'Allemagne — préférant la solidité des relations, se souciant du relèvement des vaincus, et évitant les manœuvres que l'on tramait contre la France, même parmi certains de ses propres alliés. Et c'est lui qui chercha, avec insistance, à rapprocher la France et la Russie soviétique — visitant la Russie à plusieurs reprises, défendant la reprise des relations avec elle, et la reprise de la diplomatie traditionnelle entre elle et sa propre patrie, une défense qui l'exposa à bien des épreuves, et à toutes sortes de manœuvres tramées contre lui par les milieux financiers, et par ses

adversaires conservateurs.

Et Édouard Herriot fut la voix des partisans français de la paix au sein de la Société des Nations, et président du Comité de coopération intellectuelle de cette Société, et ses discours politiques et culturels à Genève résonnent encore aux oreilles de ceux qui les ont entendus, et vivent encore dans l'esprit de ceux qui les ont lus, jusqu'à ce jour.

Et il est un autre élément qui complète la personnalité politique d'Édouard Herriot, lié à la politique intérieure française ; car Édouard Herriot est démocrate au sens le plus large et le plus précis de ce mot, ne se distinguant à peine des socialistes que par son maintien de la propriété privée, et sa prudence à ne pas laisser l'État dominer toute chose. C'est lui qui décréta la gratuité de l'enseignement secondaire français, et qui laissa dans l'ensemble de l'enseignement français des traces indélébiles ; car il est parmi les plus fervents partisans de l'école unique, parmi les plus fermement convaincus du caractère civique que doit avoir l'enseignement, et parmi les plus ardents combattants pour que l'enseignement, dans toutes ses branches et à tous ses degrés, devienne un droit ouvert à tous les citoyens sans exception, que ne doivent leur interdire ni la pauvreté, ni la faiblesse, ni quelque classe sociale que ce soit.

Telle est la personnalité politique d'Édouard Herriot, que j'ai résumée ici de la façon la plus succincte. Quant à sa personnalité littéraire, elle est véritablement splendide ; je ne sache pas avoir jamais rencontré un homme doté d'une culture aussi vaste sans limite, aussi profonde sans mesure, et aussi riche sans bornes, que celle que possède Édouard Herriot. Et que dire d'un homme capable de parler de n'importe quelle branche du savoir, de n'importe quel genre de littérature française ou étrangère, de n'importe quel art parmi les beaux-arts, de n'importe quelle branche de la politique ou de l'administration, avec le discours de celui qui maîtrise ce qu'il dit et comprend ce qu'il entend — non le discours de celui qui feint, ou qui s'affecte, ou qui emprunte, mais un homme véritablement original dans tout sujet qu'il aborde. Ses propres livres dépeignent, mieux qu'aucune description ne saurait le faire, cette culture vaste, profonde, riche, aux couleurs si diverses et aux fruits si variés. Il écrit sur la littérature française, sur l'histoire française, sur l'art français ; il écrit sur l'histoire de la culture alexandrine antique ; il visite les Balkans, et écrit sur les Balkans, et sur la Grèce en particulier ; il visite l'Orient, et écrit sur l'Orient, sur son histoire ancienne et moderne, et sur son lien avec l'Europe ; il visite l'Égypte, et écrit sur l'Égypte,

ancienne et moderne ; il écrit sur la musique — et tout cela tandis que, dans ses années avançées, au milieu des lourdes charges de la présidence de la Chambre des députés et de l'administration de la ville de Lyon, parmi les livres qu'il produit et les sources historiques sur la Révolution française qu'il étudie dans cette ville, il apprend le russe, apprend les hiéroglyphes, et tente d'apprendre l'arabe. Et avec tout cela, il est l'homme le plus calme, le plus serein, le mieux pourvu en égalité d'humeur ; on ne le rencontre jamais qu'content, on ne le voit jamais que souriant, on ne lui parle jamais sans entendre de lui quelque plaisanterie rare, quelque mot d'esprit charmant, quelque propos qui nourrit à la fois l'esprit et l'âme. Et tandis qu'Édouard Herriot poursuivait cette vie calme, vigoureuse et féconde, survint la Seconde Guerre mondiale, et il l'affronta comme il avait affronté la première — résolu, déterminé, souriant, convaincu que le dernier mot appartiendrait au droit et à la justice, et que sa patrie sortirait victorieuse de cette seconde guerre, comme elle était sortie victorieuse de la première.

Mais les catastrophes s'abattent, et les malheurs frappent ; et voici que les armées françaises furent vaincues, et voici que le maréchal Pétain demanda l'armistice, et accepta les conditions du vainqueur, et voici que le régime politique en France se transforma, et qu'y surgit un régime de tyrannie sous les yeux mêmes de l'ennemi, et voici que les dirigeants libres de la France se dispersèrent, certains parvenant à s'enfuir, d'autres saisis par l'ennemi. Mais Édouard Herriot demeura fidèle à son engagement envers une grande France au régime démocratique véritable, gérant les affaires depuis le bureau de la Chambre des députés comme il le faisait avant que ne survînt le malheur, tandis que des avertissements lui parvenaient, secrètement et ouvertement, auxquels il ne prêtait nulle attention, et sans qu'il s'y arrêtât ; et lorsque le président Roosevelt l'invita à venir résider en Amérique jusqu'à ce que l'orage se dissipe, il déclina, avec reconnaissance.

Puis l'épreuve atteignit son comble : il fut saisi et interné, et éprouvé dans son corps comme dans son esprit, privé des soins que son âge exigeait, et de la nourriture intellectuelle dont son esprit avait besoin, prisonnier entre les mains des Français collaborant avec l'Allemagne, et entre les mains des Allemands eux-mêmes.

Puis il fut transféré en Allemagne, et y demeura, entre Potsdam et Berlin, dans tel ou tel hôpital, jusqu'à ce que l'Armée rouge vînt le délivrer de sa captivité, et le rendît à la liberté.

L'Armée rouge le saisit par surprise, et le rendit promptement à la liberté, l'emmenant loin de cet hôpital, à bonne distance. Mais lui, toujours soucieux d'acquitter ses dettes, n'avait pas fait ses adieux au directeur allemand de l'hôpital, ni ne l'avait remercié de l'avoir bien soigné — et c'est ainsi qu'il demanda la permission au commandant russe, et insista dans sa demande jusqu'à ce que le commandant le ramenât à l'hôpital, où il remercia son hôte allemand, et lui fit des adieux chaleureux — tout en gardant pourtant, dans son propre cœur, une haine des Allemands qu'aucun moyen ne saurait jamais éteindre.

J'ai rencontré Édouard Herriot jeudi dernier à midi, et me suis entretenu avec lui après cette épreuve, comme je m'étais entretenu avec lui auparavant, autour de la table du déjeuner, et j'ai parlé avec lui et l'ai écouté après le déjeuner, et l'ai trouvé tel que je l'avais toujours connu, inchangé. Au moment de lui faire mes adieux, je lui demandai : Nous donnerez-vous bientôt un nouveau livre ? Il me répondit en riant, et posant sa main sur mon épaule : Très bientôt, cher ami.